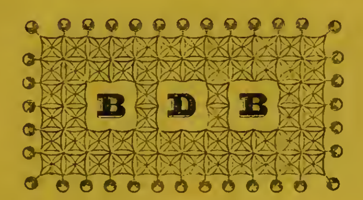
LA FRANCE
DRAMATIQUE
AU
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Vaudeville.

RIGOLETTI,
OU
LE DERNIER DES FOUS,
VAUDEVILLE EN UN ACTE.



133e Livraison.

PARIS:

J. N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL, Derrière le Théâtre Français;
DELLOYE, RUE DES FILLES-S.-THOMAS, Près de la Bourse.
BEZOU, BOULEVART S. MARTIN, Et rue Meslay, n° 34;

ON SOUSCRIT ÉGALEMENT
DANS LES BUREAUX DE LA FRANCE PITTORESQUE,
PLACE DE LA BOURSE.

1835.





RIGOLETTI,

OU

LE DERNIER DES FOUS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ALBOIZE ET JAIME;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville, le 21 septembre 1835.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LE DUC DE BADE	M. SAINTE-MARIE.
RIGOLETTI	M. LEPEINTRE aîné.
ALPHONSE	M. BRINDEAU.
SPOLIANI, bandit	M. BARDOU.
LAURA, pupille du duc	Mlle BÉRENGER.
UN HUISSIER	M. CHEVALIER.
UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES	M. CASSEL.
UN DOMESTIQUE	M. BALLARD.

L'AMBASSADEUR, personnage muet.

SEIGNEURS à la cour du duc.

Le théâtre représente une salle de palais, donnant sur une galerie; trois portes au fond, une table, quelques siéges, etc.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, deux sentinelles se promènent au fond. Alphonse paraît, les sentinelles lui portent les armes; il s'arrête un instant comme pour inspecter la tenue des soldats, puis il descend en scène; les sentinelles disparaissent en se promenant. Bientôt après entre Laura.)

ALPHONSE, puis LAURA.

ALPHONSE.

Bien! je vois que rien n'a manqué au service de cette nuit dans le palais de son altesse le duc de Bade... Mon inspection est terminée... je suis libre maintenant... (Après une pause.) C'est donc ici qu'hier soir elle m'a promis de venir en secret... mais quand j'osai lui demander ce premier rendez-vous, elle me répondit : Oui!... d'une voix si faible, que je ne puis croire à l'accomplissement d'une si douce promesse... elle, d'un rang si élevé!... moi, dans une position si obscure! Oh! non... elle ne se compromettrait pas pour moi... elle ne viendra pas.

LAURA, entrant.

Pardon, seigneur Alphonse... me voilà!

ALPHONSE.

Vous, Laura!... vous ici!... Vous m'aimez donc assez pour ne pas craindre de braver l'espionnage de cette cour galante, qui ne me pardonnerait pas mon bonheur?

LAURA.

Sans doute, je vous aime... mais, n'importe, j'ai mal fait de venir...

AIR de la Haine d'une femme.

Je n'irai pas... quelle imprudence!
Hier, me disais-je tout bas;
Il va souffrir de mon absence,
Mais c'est égal je n'irai pas.
Ce matin, en voyant l'aurore,
Mon trouble s'augmentait, hélas!
Je n'irai pas quoiqu'il m'implore;
Puis, en sortant, je répétais encore :
Je n'irai pas (*bis.*)
Non, c'est trop mal, je n'irai pas,
Et jusqu'ici je répétais encore :
Je n'irai pas. (*bis.*)

ALPHONSE.

Chère Laura ! mon amour vous tiendra compte de votre confiance.

LAURA.

Votre amour, sans doute ; mais tant d'obstacles nous séparent!... J'ai le malheur de m'appeler Laura, comtesse de Wurtzbourg.

ALPHONSE.

Et moi, je n'ai pas de nom !

LAURA.

Avec cela, une famille qui n'en finit plus!

ALPHONSE.

Je ne me connais pas un seul parent!...

LAURA.

Et pour dot, le plus joli comté de l'Allemagne !

ALPHONSE.

Moi, pas un florin d'héritage à espérer.

LAURA.

De plus alliée par ma mère à la famille de François III, j'ai pour tuteur notre noble souverain.

ALPHONSE.

Eh! mais, j'ai de l'espoir; malgré l'obscurité de ma naissance, n'ai-je pas été admis dans les pages du grand-duc?... et plus tard, ne me suis-je pas vu élevé au grade de capitaine dans son régiment, où les nobles ont seuls le droit de porter l'épée ?

LAURA.

Oh! c'est que mon noble tuteur est juste; il a voulu récompenser votre courage. Dans cette dernière guerre, n'avez-vous pas fait des prodiges ? Cela était trop légitime; et puis une épaulette d'or vous va si bien! Vous n'en resterez pas là, car vous avez des protecteurs ici.

ALPHONSE.

Du moins, mon avancement inespéré me prouve que son altesse me veut du bien.

LAURA.

Et son appui vaut bien celui d'un autre... mais il faut se garder de lui parler de notre amour... (à part.) cela n'avancerait pas notre mariage.

ALPHONSE.

Ensuite, j'ai pour moi ce pauvre Rigoletti, le fou du grand-duc.

LAURA.

Et de plus... son confident intime... son favori.

ALPHONSE.

Oui; car dans ce palais, où chacun se soumet en silence aux caprices mêmes de son altesse, Rigoletti, par les droits de sa place, a, seul, le privilège d'affronter sa colère, de lui dire parfois la vérité, et de conserver sa faveur à l'aide d'un bon mot qui causerait la disgrace de plus d'un grand seigneur.

LAURA.

Mais croyez-vous bien à la sincérité de son affection pour vous? Une créature de cette espèce, un bouffon !

ALPHONSE.

Ah! ce serait de l'ingratitude que d'en douter un instant, après tous les soins, toutes les caresses qu'il me prodigue : son amitié tient, je crois, de sa folie... Toujours je le trouve là sur mon passage, partageant toutes mes émotions; au moindre aveu de mes chagrins, laissant échapper une larme!... et oubliant, pour m'écouter, que le grand-duc, son maître, attend un éclat de rire.

AIR de Teniers.

Jugez, pour moi jusqu'où va sa tendresse !
Il est toujours, et sans se démentir,
Au désespoir, quand j'ai quelque tristesse;
Ivre de joie, à mon moindre plaisir.
Son amitié poussant tout à l'extrême,
De mes chagrins reçoit le contre-coup,
Et s'il savait jamais que je vous aime,
Le malheureux mourrait d'amour pour vous. (*bis.*)

LAURA.

Alors je vous recommande le secret quand vous le verrez.

ALPHONSE.

Je m'étonne même de ne pas l'avoir rencontré ce matin... il faut qu'il soit bien occupé des préparatifs de la fête que son altesse donne aujourd'hui dans ce palais à l'envoyé de l'électeur de Hesse-Cassel.

LAURA.

Eh! mon Dieu!... A propos de cette fête, j'oublie que l'on doit m'essayer ce matin une nouvelle parure; il va falloir nous quitter, et nous ne sommes convenus de rien.

ALPHONSE.

Excepté de vous revoir!

LAURA.

C'était convenu d'avance, cela... mais, avant de nous quitter, je vais prouver combien je vous aime. Si, pendant la fête, vous me voyez forcée de sourire à quelqu'un, vous porterez sur votre cœur ce portrait que je vous donne comme gage de ma tendresse, et vous direz : Elle est à moi, à moi seul.

ALPHONSE.

Ah! merci! merci! Il ne me quittera jamais!

LAURA.

Sur-tout que ce soit un secret pour tous... On vient.

(On entend battre aux champs.)

ALPHONSE.

C'est son altesse.

LAURA.

Au revoir, Alphonse.

(On continue à battre aux champs jusqu'à l'arrivée du duc de Bade.)

AIR : Vite, il faut partir.

Mais séparons-nous,
Ayons tous douce espérance

Et confiance;
Car, un jour, pour nous
Viendra l'instant d'un plus doux
Rendez-vous.

ALPHONSE.

Que d'un tel aveu
Sur votre main un baiser soit le gage.

LAURA.

Il faut bien, mon Dieu!
Qu'ici je l'encourage
Un peu.

ENSEMBLE.

Mais séparons-nous, etc.

(Laura sort par la gauche, le duc paraît avec Rigoletti venant du fond. Alphonse à leur entrée se tient à l'écart dans une attitude respectueuse.)

SCÈNE II.

ALPHONSE, LE DUC; RIGOLETTI, l'air distrait.

RIGOLETTI.

Très bien... des fleurs... des tentures... des tableaux... des statues... Quand vous n'en aurez plus, prenez des chambellans... cela fera rire...

LE DUC.

As-tu fini... vieux fou... et veux-tu bien m'entendre ?

RIGOLETTI.

Il le faut bien, mon prince... je suis payé pour ça... je suis à vous... (Apercevant Alphonse.) Ah! le voilà!

LE DUC, à Alphonse.

C'est vous, capitaine?... vous faisiez votre ronde du matin? c'est bien... Que s'est-il passé cette nuit?

ALPHONSE.

Rien qui mérite de fixer l'attention de votre altesse.

LE DUC.

Spoliani, ce fameux brigand, est-il enfin arrêté?

ALPHONSE.

Je ne le crois pas, monseigneur... jamais, au contraire, il n'a montré tant d'audace... J'ai même entendu dire qu'il avait encore commis trois vols cette nuit.

LE DUC.

Allons, il est dit que ma police ne me débarrassera pas de ce bandit!

RIGOLETTI.

Eh! mon Dieu! débarrassez-vous-en vous-même... je suis sûr qu'il ne demande qu'à quitter vos états... Au fond... c'est un bon diable...

LE DUC.

Tu le connais?...

RIGOLETTI.

Nous nous sommes rencontrés dans une circonstance où il m'a rendu un service... mais je l'avais perdu de vue; il y a deux mois seulement je l'ai retrouvé à Bade... je lui ai même pris la main...

LE DUC.

Toi!

RIGOLETTI.

Oui... je lui ai pris la main dans ma poche, et c'est comme cela que je l'ai reconnu.

LE DUC.

Eh bien! je t'en fais mon compliment... et, malgré votre connaissance, je n'en suis pas moins disposé à le faire pendre.

RIGOLETTI.

Dieu vous le rende!

LE DUC, souriant.

Dieu... conserve tes oreilles... je pourrais bien les faire couper.

RIGOLETTI.

Ma langue, à la bonne heure!... mais mes oreilles!... ah! monseigneur, à votre cour, elles sont assez à plaindre!

LE DUC.

Au revoir, capitaine.

(Alphonse va pour sortir, Rigoletti court après lui et l'arrête.)

RIGOLETTI.

Un instant, jeune homme, un instant.

LE DUC.

Eh bien! Rigoletti?...

RIGOLETTI.

Je suis à vos ordres dans la minute; mais quand je n'ai pas vu cet enfant-là le matin, il me semble que je ne jouis pas de toutes mes facultés; j'ai du brouillard dans la tête, et des inquiétudes dans les jambes... (A Alphonse.) Eh bien! comment cela va-t-il ce matin, colonel?

ALPHONSE, avec surprise.

Colonel?...

RIGOLETTI.

Eh! sans doute, mon cher Alphonse, tu es colonel...

LE DUC, riant.

Allons, voilà maître Rigoletti qui distribue des brevets dans ma garde.

RIGOLETTI.

Parbleu! monseigneur, pour une fois que vous ferez tomber votre faveur sur un homme de mérite, cela ne peut pas tirer à conséquence, vu le manque d'occasions à la cour; d'ailleurs ce que je réclame pour Alphonse, c'est un acte de justice... ce qui est peut-être encore plus rare... bref, votre altesse a trop bonne mémoire pour ne pas se rappeler les services que lui a rendus ce jeune ambitieux; car c'est un ambitieux, voyez-vous, monseigneur; il vous servira avec tant de dévouement que vous serez forcé de le nommer général.

LE DUC, riant.

Que ne le fais-tu tout de suite premier ministre, et duc souverain de Bade?

RIGOLETTI.

Non, monseigneur... il faut être juste: duc de Bade, ça serait trop... à moins cependant que vous ne teniez à abdiquer... alors, comme vous n'avez pas d'enfants, je crois que vous ne feriez pas mal de lui donner la préférence... (A Alphonse.) En attendant, tu es colonel...

ALPHONSE.

Il se pourrait?...

LE DUC.

Pas encore, maître Rigoletti...

RIGOLETTI.

Certainement, pas encore! son altesse ne peut pas comme ça te donner de l'avancement sans motif... ça n'aurait pas de sens... Tu n'es pas gentilhomme, aussi tu ne recevras ton brevet que le jour de ton mariage.

ALPHONSE.

Mon mariage?

RIGOLETTI.

Mais oui!... Son altesse te destine la main de la riche baronne d'Elsberg.

ALPHONSE, à part.

Quoi! cette coquette qui poursuit le prince de ses hommages et dont il ne savait comment se débarrasser?... (Haut.) Est-il vrai, monseigneur?...

LE DUC.

Oui, j'ai pensé que par cette union vous sortiriez de la fausse position où vous vous trouvez placé dans le régiment des nobles... ainsi, dès ce moment, je vous permets de faire votre cour à la baronne.

ALPHONSE, à part.

C'est-à-dire qu'il me l'ordonne... oh! jamais!

RIGOLETTI, bas à Alphonse.

Mais remercie donc son altesse. (Au duc.) Pardonnez-lui, s'il ne tombe pas à vos pieds; s'il ne baise pas votre sacrée main... mais il est si ému!... si surpris!... C'est égal, je peux faire tout cela à sa place... cela reviendra au même.

ALPHONSE.

Il est vrai que j'étais loin de m'attendre...

LE DUC.

Vous nous remercierez quand nous signerons au contrat... éloignez-vous.

ALPHONSE, à part, en sortant.

Ah! je jure Dieu que ce mariage ne se fera pas.

SCÈNE III.

LE DUC, RIGOLETTI.

RIGOLETTI, le regardant partir.

Je suis content de vous, monseigneur, voilà qui rachète bien des...

LE DUC.

Rigoletti, je te dispense de tes impertinences.

RIGOLETTI.

Cependant mon devoir...

LE DUC.

Est d'en lancer aux autres pour me faire rire.

RIGOLETTI.

Eh! quand les autres n'y sont pas, il faut bien que je m'exerce.

LE DUC.

Assez. Je t'ai gardé par faiblesse... Louis XIV de France, en chassant son bouffon, a fait tomber une mode que, seul, j'ai conservée.

RIGOLETTI.

Oui, depuis la disgrace de ce pauvre L'Angeli, j'ai l'honneur d'être en Europe la dernière bête privilégiée; avec moi la race s'éteindra, Dieu soit béni!... dans tous les cas, mon protégé n'en sera pas moins colonel et baron.

LE DUC.

Tu l'aimes donc bien, cet Alphonse?

RIGOLETTI.

C'est qu'un enfant comme celui-là ne se rencontre pas tous les jours.

LE DUC.

Cependant tu l'as trouvé sur le grand chemin?...

RIGOLETTI.

Oui, il y a vingt ans, quand j'avais le malheur d'être un homme raisonnable. J'accompagnais en France votre noble sœur en qualité de secrétaire et de maître de clavecin... cette jeune et belle princesse Marie qui mourut sans avoir revu son pays et qui me dit à ses derniers moments... appuyant sa tête déja glacée sur ce bras qui ne la soutenait qu'en tremblant... « Rigoletti, n'abandonnez jamais le précieux dépôt que le ciel vous a confié! » C'est de l'enfant qu'elle parlait, et puis elle ajouta: « Dites à mon frère que, de là-haut, je le bénirai pour tout le bien qu'il fera à cette pauvre petite créature. » (Se reprenant.) Mais, monseigneur, pourquoi me faites-vous parler de cela? Je n'ai pas le droit de m'attendrir, et votre fête?... ne dois-je pas tout diriger... tout animer... et l'envoyé de l'électeur, ne m'avez-vous pas chargé de l'étourdir de quolibets... de mots piquants?... Si je suis maussade, ennuyeux... il me prendra pour un chargé d'affaires...

LE DUC.

Garde-t'en bien... ce pauvre ambassadeur n'a pas trop sujet d'être content de moi.

RIGOLETTI.

Aussi pourquoi traîner tant les choses en longueur!... il me semble que cette affaire est toute simple... vous avez promis d'épouser la sœur de l'électeur votre voisin... tenez votre parole... c'est oui ou non.

LE DUC.

Mon conseil a dit oui.

RIGOLETTI.

Alors tout est terminé.

LE DUC.

Et cette Laura de Wurtzbourg que j'aime comme un fou!

RIGOLETTI.

Qu'en dit votre conseil?

LE DUC.

Mon conseil s'oppose à cette alliance que je veux former... j'ai beau faire valoir ma position près de Laura, à la mort de son père; elle héritait d'un comté, qui, placé directement entre mes états, premier électorat de Hesse-Cassel, pouvait accroître la puissance de celui de deux souverains qui saurait adroitement le placer sous sa domination... En qualité de voisins de la jeune comtesse, ce fut à qui remporterait l'avantage d'être son tuteur... La jeune fille était ma parente à un degré fort éloigné, mais qui m'assura la victoire.

RIGOLETTI.

Victoire dont vous ne profiterez plus longtemps, puisque bientôt la jeune comtesse sera majeure.

LE DUC.

C'est là justement ce qui a réveillé la tendresse de l'électeur... qui brûle, dit-il, d'être de ma famille... mais je devine sa politique aujourd'hui... si j'épouse sa sœur, demain il m'enverra demander par un de ses parents la main de Laura! et l'héritage de ma pupille passera de son côté.

RIGOLETTI.

Ah! vous voilà, monseigneur, dans une voie bien périlleuse... entre l'amour et la diplomatie... deux choses qui ne vivent que de mensonges.

LE DUC.

Aussi je prends mes précautions... Contrarié dans mes projets par tous ceux qui m'entourent... j'en suis réduit à me confier à toi... Jusqu'au comte de Spire, mon conseiller intime, qui s'érige en Sully.

RIGOLETTI.

Ma foi, c'est qu'après moi c'est le plus sage de ce palais.

LE DUC.

Mais je suis le maître, et je veux faire ma volonté... Peu m'importe, à moi, cette guerre que redoute mon premier ministre, et qu'il déclare inévitable, si je refuse... il faut que Laura soit à moi... en vain chaque jour elle s'entoure de scrupules et de résistances... cette lettre que tu vas lui porter achèvera, je crois, de me gagner son cœur.

RIGOLETTI.

C'est ça, monseigneur; si on vous fait la guerre, nous nous battrons... Alphonse deviendra général.

LE DUC.

Quant à l'ambassadeur, je tâcherai d'éluder la réponse... Cette fête que je lui donne pour l'étourdir me fera gagner du temps... Va trouver la comtesse... tâche de deviner les motifs de ses refus... Malheur à celui qui tenterait de lui inspirer un autre amour! Si ce n'est pas assez de ma lettre, sois éloquent... attendris-la... et fais si bien, enfin, qu'elle-même vienne bientôt me rapporter son portrait... ce portrait que j'ai fait faire, et qu'elle m'a contraint de lui restituer.

RIGOLETTI.

Ne craignez rien, mon prince, je vous ferai triompher... moi seul contre tous...

AIR de la Prima Dona.

Reposez-vous sur moi;
Oui, j'en ai l'assurance,
Grace à mon éloquence,
Vous obtiendrez sa foi.

LE DUC.

Oui, je compte sur toi;
J'en reçois l'assurance,
Bientôt ton éloquence,
Va m'obtenir sa foi.

RIGOLETTI.

En votre nom, je presse, je supplie;
Par mes discours la belle est attendrie,
Souvent l'amour n'est qu'une folie;
Je ne sors pas ici de mon emploi.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Oui, je compte, etc.

RIGOLETTI.

Reposez-vous, etc.

SCÈNE IV.

RIGOLETTI, seul.

Ah! me voici mieux que jamais avec le grand-duc... tant mieux!... ça retombera sur mon jeune protégé... Mais, pour réussir, la prudence est nécessaire... j'entrerai chez la comtesse Laura par la petite porte du parc.

(Il va pour sortir, et Spoliani paraît.)

SCÈNE V.

RIGOLETTI, SPOLIANI.

RIGOLETTI.

Que vois-je?... est-ce bien possible?... Spoliani, le bandit... dans le palais du duc, et sous ce déguisement!

SPOLIANI.

Tu m'as reconnu?

RIGOLETTI.

Pardieu! ce n'est pas le costume, c'est ta tête qu'il fallait changer; ça ne t'aurait pas fait de

mal... Ah çà, malheureux, es-tu fou?... et viens-tu me souffler mon emploi?

SPOLIANI.

Non pas, maître Rigoletti : à toi l'esprit, à moi le courage... deux pauvres qualités... J'attaque tous les jours des poltrons, et tu fais rire des imbéciles.

RIGOLETTI.

Ça dispense du danger, et ça repose l'imagination. Mais, encore une fois, il est impossible que tu restes ici.

SPOLIANI.

Où veux-tu que j'aille? on me guette aux portes de la ville... et puis vous donnez une fête au palais... tous les gardes sont sur pied... la police encombre les rues; sans demeure, sans abri... je pouvais être arrêté... Ma foi, j'ai tiré ce costume de ma vaste garde-robe, et sans la moindre difficulté je suis venu me mêler aux grands seigneurs. C'est bien le diable si les espions me cherchent ici!

RIGOLETTI.

Mais, damné que tu es, crois-tu que je te laisserai, sans rien dire, circuler dans ce palais?

SPOLIANI.

J'y suis à l'abri de tout... sois tranquille, je sais choisir ma tanière... le palais du souverain est lieu d'asile... j'y dois être respecté... Au revoir, Rigoletti, je m'aperçois que je suis venu trop tôt... je vais me promener dans le parc, en attendant la fête.

RIGOLETTI.

Quelle audace!... Mais tu es donc las de vivre?

SPOLIANI.

Non pardieu!... Si je puis sortir de vos griffes... je veux vivre... bien vivre, loin des sbires, des grands juges, à mon aise, libre... heureux sur la terre de France, de l'or dans ma ceinture et du vin dans ma gourde... alors je deviens honnête homme... Jusqu'à présent, pour l'être, j'avais trop d'enthousiasme, je sentais trop vivement... le moyen d'être philosophe à vingt-cinq ans!... libre... mais pauvre... ne rien posséder de ce qui charme l'existence... de l'or, des bijoux, le cœur d'une femme, voir passer tout cela sur la grande route, dans la bourse du riche, sur le pourpoint d'un grand seigneur, ou sous le corsage de la jeune fille... sentir un mousquet dans sa main... et ne pas dire au riche : Nous sommes frères ici-bas... la moitié de ton escarcelle! au seigneur : Tous les hommes sont égaux, et la vanité n'est pas sainte... à moi vos cordons et vos chaînes!... à la jeune fille : Un regard, un présent en échange d'un soupir!... Avec tout cela, vive Dieu!... l'air pur de la montagne... des balles à discrétion et la haine des hommes dans le cœur, on se croit à l'abri de tout.

AIR du Village voisin.

Mais j'ai passé le temps de la jeunesse,
Et maintenant me voilà vertueux.
C'est étonnant, sitôt qu'on se fait vieux,
Comme on écoute la sagesse.
Oui, j'ai du remords,
Je sens tous mes torts,
De les réparer, désormais, je m'empresse.
Noble et généreux
Près des malheureux
Je cours, prodiguant
Mon or et mon argent.
Jadis franc vaurien,
Je deviens bon chrétien :
Quitte à revenir, quand je n'aurai plus rien,
Tâcher, sans façon, de rattraper du bien.

RIGOLETTI.

A la bonne heure! raccommode-toi avec les hommes, mais ne te fâche pas avec la justice... va-t'en!

SPOLIANI.

Non! je veux assister à la fête... je sens déjà un parfum d'or et de bijoux qui me flatte agréablement.

RIGOLETTI.

Ah! c'est trop fort... si tu veux te perdre, je n'oublierai pas, moi, qu'un jour, près d'un enfant et d'une femme mourante... tu m'es venu secourir... Je te sauverai malgré toi; en attendant que je puisse te conduire en lieu de sûreté, tu vas entrer là...

SPOLIANI.

Tu veux donc m'empêcher de gagner ma vie?

RIGOLETTI.

Je veux t'empêcher d'être pendu! (Il le pousse dans la salle.) Pousse les verrous, et n'ouvre qu'à moi seul... (Seul.) Misérable coquin! s'exposer ainsi... et c'est moi qui porte le grelot!... Courons chez Laura...

(Il va pour sortir, Alphonse entre.)

SCÈNE VI.

RIGOLETTI, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Maître Rigoletti!...

RIGOLETTI.

Ah! c'est encore toi... attends-moi là... je reviens dans un instant.

ALPHONSE.

Il faut que je vous parle, car je suis bien malheureux!

RIGOLETTI, revenant.

Malheureux?... qu'est-ce que cela signifie? quand te voilà presque colonel!...

ALPHONSE.

Je ne le serai jamais à ce prix-là.

RIGOLETTI.

A ce prix-là? mais ça ne t'a rien coûté... pas

même une blessure, et j'en rends grace au ciel !...

ALPHONSE.

Et moi, je le maudis.

RIGOLETTI.

D'abord, il ne faut maudire personne, parceque cela n'est pas chrétien, et le ciel moins que tout autre, attendu qu'il est homme à prendre sa revanche. D'ailleurs de quoi te plains-tu?... tu vas devenir baron... Je sais bien que tu as assez d'esprit pour espérer mieux que cela; mais, enfin, c'est un joli commencement... ça fait prendre patience...

ALPHONSE.

Oui, le grand-duc me donne un titre pour se débarrasser d'une femme...

RIGOLETTI.

Mais dam!... un titre... une femme?... cela dépend de la manière de voir; il y a toujours au moins la moitié de bon.

ALPHONSE.

Oui, mais quelle femme!... Quelle que soit ma position ici, je suis toujours au-dessus d'une favorite que l'on cherche à répudier.

RIGOLETTI.

Au fait, cette diable de baronne m'avait fait voir cela sous un faux jour... Pourtant, si monseigneur s'est mis ce mariage-là dans la tête, il ne démordra pas; car c'est bien le prince le plus entêté de la chrétienté... ils appellent cela du caractère dans leur état de tête couronnée.

ALPHONSE.

Eh bien! s'il m'est impossible de résister à sa volonté, je n'ai plus qu'un parti à prendre.

RIGOLETTI.

Parbleu! ça va tout seul... c'est d'épouser...

ALPHONSE.

C'est de mourir!

RIGOLETTI.

Mourir!... voilà bien un propos de jeune homme!... Ils parlent tous de mourir parcequ'ils savent qu'ils ont long-temps à vivre... à notre âge, on ne dit pas de ces choses-là; on aurait peur d'être pris au mot.

ALPHONSE.

Certainement, plutôt que de consentir à ce mariage, je mourrai!

RIGOLETTI.

Air de Turenne.

Ce mot cruel, avez-vous pu le dire,
A moi qui vous pris dans mes bras;
Qui recueillis votre premier sourire,
Qui dirigeai jadis vos premiers pas!
Depuis vingt ans je ne vous quitte pas;
Quoi! vous voulez, quand pour vous seul j'existe,
Abandonner un riche et noble état,
Mourir sans moi! vous n'êtes plus qu'ingrat,
Car vous êtes un égoïste.

ALPHONSE.

Non, Rigoletti, je ne veux pas vous affliger, mais je ne puis obéir; car en épousant la baronne j'aimerai toujours Laura.

RIGOLETTI, comme abasourdi.

Hein?... quoi?... qui?... qu'est-ce?... Laura de Wurtzbourg?

ALPHONSE, avec effusion.

Eh! quelle autre est plus digne d'amour et de constance! Oui, c'est Laura, ma chère Laura... celle que jaime...

RIGOLETTI.

Eh bien! oui!... eh bien! oui!... tu l'aimes, mais il n'y a pas besoin de crier si fort; aime-la tout doucement... dis-moi, j'aime Laura; mais dis-le-moi si bas que je ne puisse pas l'entendre. (A part.) Ah! mon Dieu! comment nous tirerons-nous de là?

ALPHONSE, qui a réfléchi.

Oui, c'est cela, il vaut mieux m'exposer tout de suite à la colère de son altesse.

RIGOLETTI.

Ah! c'est très joli! c'est parfait!... Décidément ce matin le vent pousse aux folies, voilà le second de la journée... si ça continue je finirai par être un homme grave!... y penses-tu?... refuser l'une et lui demander l'autre! mais il n'en faut que la moitié pour te perdre.

ALPHONSE.

Cependant il faut que je prévienne Laura du nouveau malheur qui nous menace.

RIGOLETTI, l'arrêtant.

Où vas-tu, malheureux? il y a des sentinelles à toutes les portes.

ALPHONSE.

A tout prix, je la reverrai.

RIGOLETTI.

Mais écoute-moi donc : si toutes les portes sont gardées, il y en a peut-être une au bout du parc qui ne l'est pas. (A part.) Allons, voilà que je lui livre le secret des communications à présent!

ALPHONSE.

Une petite porte verte?

RIGOLETTI.

Justement.

ALPHONSE.

Mais pour l'ouvrir, il me faut une clef.

RIGOLETTI.

Ah! dam, je ne peux pas te la fournir.

ALPHONSE.

Alors j'escaladerai le mur.

RIGOLETTI.

Trente pieds de hauteur... Mais écoute-moi donc encore; s'il n'y a pas de clef... peut-être y a-t-il un secret!... un bouton de cuivre qu'il suffit de presser pour faire jouer le ressort de la serrure.

ALPHONSE.

Ah! Rigoletti, vous êtes mon bon ange.

(Il sort.)

RIGOLETTI.

Parbleu! je le sais bien.

SCÈNE VII.

RIGOLETTI, seul.

Enfin il y va... j'espère que ça le calmera un peu... et cette maudite lettre, qu'en ferai-je à présent?... Je ne peux pas garder les billets doux de son altesse... si je dis que je n'ai pu trouver Laura, monseigneur m'ordonnera d'y retourner, je reviendrai et ainsi de suite, je marcherai comme un écureuil... ça deviendra fatigant... et pourtant il faudra bien que ça finisse... que faire ?... Mais aussi!...

AIR : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Pourquoi le duc aime-t-il donc Laura,
Lorsque Laura se fait aimer d'Alphonse?
Placé, moi-même, entre ces amours-là,
Je ne sais plus pour qui je me prononce.
Dans ses desseins si le duc est blessé,
Sa vengeance, hélas! sera prompte;
Je perds Alphonse, et moi je suis chassé.
Je ne serais pas plus embarrassé
Quand l'amour serait pour mon compte.

Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de mentir au grand-duc... je lui dirai: « Monseigneur, « j'ai vu votre pupille, je lui ai présenté votre « lettre, elle l'a lue avec indignation : » non, c'est trop fort; « avec beaucoup d'intérêt, et « elle m'a dit : Je respecte infiniment son altesse, je suis touchée de ses intentions!... « je ne puis voir dans ce billet qu'une épreuve « tentée sur ma coquetterie... aussi je n'ai pas « d'autre réponse à faire que celle-ci... et cric... « et crac!... et cric et crac!... elle a mis le billet « doux en morceaux. » (En parlant ainsi, il déchire la lettre.) Eh! mon Dieu! voilà que dans le feu de la conversation j'ai fait comme la pupille de monseigneur... (Au moment où il se baisse pour ramasser les morceaux de la lettre, le duc paraît.) Allons, bon!... voilà son altesse!... quel air soucieux!...

SCÈNE VIII.

RIGOLETTI, LE DUC.

LE DUC, un papier à la main.

A merveille!... on ne perd pas de temps, la diplomatie va son train... l'ambassadeur m'annonce que, si dans la soirée je n'ai pas pris une décision relative à mon mariage avec la sœur de son maître, il est autorisé à prendre congé de moi. (Voyant Rigoletti.) Ah! tu as vu Laura ?...

RIGOLETTI, troublé.

Monseigneur...

LE DUC.

Je te demande si tu as vu Laura?

RIGOLETTI.

La comtesse Laura de Wurtzbourg?

LE DUC.

Certainement... eh bien! ma lettre?...

RIGOLETTI.

La lettre que vous m'avez donnée?... (A part.) que répondre?...

LE DUC.

Enfin parleras-tu... ma lettre... qu'en as-tu fait?...

RIGOLETTI.

Vous le voyez, monseigneur...

LE DUC.

Elle l'a déchirée?...

RIGOLETTI.

Elle ne s'est pas déchirée toute seule... (A part.) Ma foi, c'est lui qui l'a dit.

LE DUC.

Ah! c'est avec ce mépris qu'elle accueille mes bontés!

RIGOLETTI.

Monseigneur...

LE DUC.

Si elle ne se sentait forte d'un autre amour, jamais elle n'aurait osé montrer tant d'audace.

RIGOLETTI, à part.

Bon... ça le rend jaloux à présent!... s'il tourne ses idées de ce côté-là, nous sommes perdus...

LE DUC.

Peut-être elle est d'accord avec mes adversaires... et tu ne lui as rien dit... tu ne lui as pas fait sentir ce qu'une pareille conduite...?

RIGOLETTI.

Si fait, monseigneur... ah! ah! je me suis expliqué vertement... je lui ai dit : Mademoiselle! oubliez-vous...? ah! fi donc!... par exemple!... comment avez-vous pu...! et une foule de choses plus éloquentes les unes que les autres.

LE DUC.

Après tout, c'est peut-être un caprice de femme... et au milieu des plaisirs de la fête...

RIGOLETTI.

Certainement, c'est un caprice de femme, ça reviendra, parbleu!... vous êtes bien sûr de réussir... Allons, allons, c'est oublié... (A part.) Dieu merci! je crois que m'en voilà sorti.

LE DUC.

Tu vas y retourner.

RIGOLETTI.

Plaît-il?

LE DUC.

Oui, je persisterai... je veux la voir... je veux qu'elle vienne ici... je vais écrire un mot, là, dans cette salle... et tu le lui porteras...

RIGOLETTI.

En voilà bien d'une autre!

LE DUC.

Mais cette porte est fermée?...

RIGOLETTI.

Monseigneur!... ô monseigneur! n'entrez pas là...

LE DUC.

Quel est ce mystère?... qui donc est dans cette salle?

RIGOLETTI.

Ça tombe bien... juste au moment où il est en colère!

LE DUC.

Rigoletti, je veux savoir qui est là?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SPOLIANI.

SPOLIANI, se présentant.

C'est moi, mon prince, moi, le bandit Spoliani.

LE DUC.

Spoliani... Misérable!... comment êtes-vous ici?

SPOLIANI.

J'y étais venu pour me soustraire aux recherches de vos agents... Rigoletti en sa qualité d'ancienne connaissance avait promis de me sauver.

LE DUC.

Et vous n'avez pas craint de paraître en ma présence?...

SPOLIANI.

Non, monseigneur, attendu que je viens de trouver ma grace là-dedans.

(Il indique la salle.)

RIGOLETTI.

Sa grace!...

SPOLIANI.

J'espère que mon zèle pourra me la faire obtenir. Quel est l'appartement voisin de cet endroit?

LE DUC.

Celui de l'envoyé de Hesse-Cassel.

SPOLIANI.

C'est juste... Çà, monseigneur, vous avez une pupille?

LE DUC.

La comtesse Laura de Wurtzbourg.

SPOLIANI.

Positivement: si, avant ce soir, vous n'avez pas rendu je ne sais quelle réponse, on doit l'enlever cette nuit...

LE DUC.

L'enlever!

RIGOLETTI, à part.

Pauvre Alphonse! il en mourrait!...

LE DUC.

Et quels sont les audacieux...?

SPOLIANI.

Ah! mes oreilles peuvent me servir à travers une muraille, mais mes yeux ne vont pas jusque-là... Pourtant un des interlocuteurs appartient, j'en suis sûr, à votre altesse; il prétend qu'il agit dans votre intérêt et par dévouement.

LE DUC.

Le récit de cet homme est vrai, et s'accorde parfaitement avec cet écrit que je viens de recevoir.

SPOLIANI.

Enfin on craint votre police... aussi on doit se rencontrer à votre fête pour éloigner tous les soupçons... c'est là qu'on veut se remettre un papier qui renfermera toutes les instructions.

LE DUC.

Ah! l'entreprise est bien calculée, et pas moyen de savoir...?

RIGOLETTI.

Eh! mais... j'y pense... en faisant arrêter... et fouiller tout le monde au beau milieu du bal...

LE DUC.

Un tel éclat est impossible... d'ailleurs ce n'est pas là ce que je veux... il me faut un moyen qui me donne le même résultat, sans que je puisse être accusé de violence... je voudrais les humilier... les jouer, les rendre pendant dix ans la risée des cours de l'Europe... Oh! pour cela, peu m'importe, j'adopterai tout... et je ne craindrai pas dans mon propre palais...

RIGOLETTI.

Monseigneur... j'ai trouvé le moyen qu'il vous faut! Que veulent vos ennemis?... vous réduire... forcer votre volonté... c'est un assassinat politique... Eh bien! prévenons l'assassinat par un simple vol.

LE DUC.

Que veux-tu dire?

RIGOLETTI.

Oui, à travers ces nobles étrangers qui circuleront en foule dans vos appartements, glissez cet homme à main habile, qui ne saurait passer devant une poche sans faire rafle sur tout... par ce moyen-là, vous vous emparerez de tous les portefeuilles, et qui sait combien de plaisantes anecdotes, de choses importantes cette ruse innocente va vous faire *découvrir!* En une heure, vous en saurez plus sur le compte de la cour et de la ville que votre chef de la police ne peut en apprendre en un mois.

LE DUC.

Eh! mais, c'est bien hardi!

RIGOLETTI.

C'est pour le salut de l'état, monseigneur. (A part.) Si ça ne l'occupe pas, je ne m'y connais plus.

LE DUC, à part.

Je crois vraiment qu'il a raison. (Haut.) Mais

cet homme peut être remarqué au milieu de ma cour?

RIGOLETTI.

Impossible... Voyez-le avec cet habit brodé, ces dentelles, l'épée au côté et l'air impertinent, on le prendra pour un autre.

SPOLIANI.

Monseigneur, je me dévoue encore... voler pour le salut de l'état... quel honneur!

LE DUC.

J'adopte la proposition... et si tu me réponds du mystère, je te signe un sauf-conduit, et tu pourras sortir sans danger de mes états.

RIGOLETTI.

C'est trop juste, monseigneur; il faut encourager le talent.

LE DUC.

Il n'y a qu'un fou de ton espèce qui ait pu concevoir un pareil projet... mais je te charge de le conduire à bien.

RIGOLETTI.

Soyez sans inquiétude. (A Spoliani.) Va m'attendre dans la galerie, je te rejoins bientôt.

SPOLIANI.

Pense à mon sauf-conduit.

RIGOLETTI.

C'est convenu... (A part.) Le voilà un peu dérouté... Courons dire à Laura que j'ai déchiré cette lettre, autrement je serais perdu... Ciel! la voilà!

SCÈNE X.

Les Mêmes, LAURA.

LAURA, apercevant le duc.

Le duc ici!...

RIGOLETTI, vivement.

Le duc occupé d'une affaire importante, et ne pouvant en ce moment...

LE DUC.

Au contraire... mademoiselle ne pouvait venir plus à propos. Laisse-nous!... j'ai à demander à mademoiselle des explications sur la manière dont elle a reçu mon message.

RIGOLETTI.

Mais, monseigneur...

LE DUC.

Rigoletti... laissez-nous... allez exécuter mes ordres.

RIGOLETTI, à part et avec dépit.

Vraiment... eh bien! mon prince, si vous savez un mot, je veux être pendu!

(Il sort en faisant des signes à Laura.)

SCÈNE XI.

LAURA, LE DUC.

LE DUC.

Enfin, Laura, je suis seul avec vous, et je vais m'expliquer franchement.

LAURA, à part.

O ciel! que va-t-il dire?

LE DUC.

Je comprends qu'avant de céder à l'amour que vous m'avez inspiré, vous ayez dû vous consulter; mais ce dont j'ai le droit de m'étonner, c'est le dédain avec lequel vous repoussez mes vœux.

LAURA.

Je ne vous comprends pas.

LE DUC.

Je ne vous rappellerai pas ce portrait qu'il m'eût été si doux de posséder, et que j'ai dû vous rendre pour céder à votre rigueur... mais ce matin encore...

UN HUISSIER, entrant.

Monseigneur...

LE DUC.

Que me veut-on?

L'HUISSIER.

Maître Rigoletti m'envoie prendre vos ordres pour le feu d'artifice.

LE DUC.

Qu'il dispose tout comme il voudra... sortez. (L'huissier sort.) Oui, comtesse, je sais qu'on cherche à vous éloigner de moi... vous le savez peut-être... ou, si vous l'ignorez, votre rigueur me ferait soupçonner qu'un autre...

LAURA.

Pourriez-vous croire, monseigneur...?

LE DUC.

Alors cette lettre que Rigoletti vous a apportée ce matin...

LAURA.

Une lettre!...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monseigneur...

LE DUC.

Encore?...

LE DOMESTIQUE.

Maître Rigoletti m'envoie demander à votre altesse si les gens du palais doivent tous porter la grande livrée?

LE DUC.

Qu'ils portent celles qu'ils voudront... laissez-moi. (Le domestique sort. — A Laura.) Oui, une lettre dans laquelle je vous pressais d'accepter mes offres...

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Monseigneur... maître Rigoletti...

LE DUC.

Allez au diable avec Rigoletti!... ne puis-je

être tranquille ici... sans qu'on vienne m'interrompre? Il est écrit là-haut... que je ne pourrai rien savoir... (Le maître des cérémonies sort.) Répondez, je vous en supplie... je vous l'ordonne...

RIGOLETTI, entrant.

Mon prince...

LE DUC, furieux.

Allons, c'est encore une conspiration... pas moyen d'être instruit...!

RIGOLETTI.

Mon prince, on vous attend...

LE DUC.

Je ne veux voir personne avant la fête, et sois bien sûr, vieux fou, que si tu me déranges encore, je te fais pendre, toi, et ceux que tu viendras m'annoncer.

RIGOLETTI.

Eh bien! alors je vais faire pendre l'ambassadeur qui demande à vous parler.

LE DUC.

L'envoyé!... voudrait-il déja ma réponse?... Excusez-moi, Laura, nous nous reverrons... (A part.) J'enrage, mais il faudra que je sache à quoi m'en tenir, ou j'y perdrai ma couronne ducale.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

RIGOLETTI, LAURA.

RIGOLETTI.

Ouf! j'ai cru qu'il était cloué... heureusement l'ambassadeur est venu à mon secours; j'espère que, grace à mes efforts, il ignore l'affaire de la lettre...

LAURA.

Vous aussi?... mais que voulez-vous dire tous deux avec cette lettre?

RIGOLETTI.

Vous connaissez les projets du duc... ce matin, je m'étais chargé de vous la remettre... Bon... voici l'autre à présent!...

LAURA.

Eh bien! ce matin?...

(Alphonse paraît.)

RIGOLETTI.

C'est ça... c'est ça... je vais vous parler du duc devant Alphonse pour qu'il en meure de chagrin!

LAURA.

Alphonse?...

RIGOLETTI.

Tenez!... le voyez-vous venir... les yeux baissés... l'air pensif... est-il amoureux de vous, celui-là!...

LAURA.

Ah çà, vous savez donc aussi?...

RIGOLETTI.

Je sais tout... je fais tout... je supporte tout... pourvu que je ne laisse pas tout tomber... surtout si le duc vous parle de cette lettre, dites que vous l'avez déchirée.

LAURA.

Vous voulez?

RIGOLETTI.

Eh! mon Dieu! ce n'est pas si difficile... dites tout bonnement... Je l'ai déchirée... mais... (A Alphonse.) Arrive donc plus vite que ça... tu ne la vois donc pas?

ALPHONSE.

Chère Laura!...

RIGOLETTI.

Avance donc... il me faut du bonheur aussi... parlons un peu...

ALPHONSE.

Rigoletti!...

RIGOLETTI.

Ah! pardieu! tu seras bien chagrin quand je lui demanderai si elle t'aime! (Laura baisse les yeux.) Tiens, tu vois bien qu'elle t'aime... et vous avez raison de l'aimer... quand je vous en dis du bien, je ne me trompe pas, moi... n'est-ce pas qu'il est joli garçon?... (A Alphonse.) Mais tiens-toi donc tranquille... je dis qu'il est joli garçon et il tourne la tête!... Croyez-moi, mon enfant, voilà un mari... à la bonne heure... et quand on vous unirait à un comte de Spire, à un baron de Manheim!... à un duc... de n'importe quoi, la belle avance!... tous gens comme moi qui n'ont plus rien pour plaire; car, regardez-moi à côté de lui, comme ça jure... moi, le dos voûté; lui svelte, élancé... Tiens-toi donc droit... lui, toujours gracieux, riant; moi, triste, ennuyeux... voilà comme il est, voilà comme ils sont... (Bas à Alphonse.) Ferais-tu jamais ce que j'ai fait là?... devant une jeune femme, critiquer mon physique pour faire valoir le tien? (A Laura.) Et à votre place, je le voudrais absolument, je dirais: Il faut qu'on me le donne, je l'épouse.

LAURA.

Bon Rigoletti!... je ne demanderais pas mieux... mais je serais bien plus hardie à le faire, si je pouvais seulement satisfaire l'orgueil de ceux qui m'entourent... leur présenter son père....

RIGOLETTI.

Son père!... ah! oui, son père!... c'est assez juste!... il faut bien qu'il en ait un... mais on le voudrait sans doute noble, riche, grand... et vous consentiriez?...

LAURA.

Au moins il aurait un nom, une famille...

RIGOLETTI.

Et vous l'épouseriez?... Eh bien! alors, s'il ne te faut plus qu'un père, sois tranquille, je t'en chercherai un...

(La ritournelle du chœur se fait entendre.)

LAURA.

On vient...

RIGOLETTI.

C'est notre monde... Eh! vite, vite, madame la comtesse... sortez par-là ; rejoignez le grand-duc. (A Alphonse.) Toi, par ici, vite, perds-toi dans la foule.

ALPHONSE.

Pendant le bal, me sera-t-il possible...?

RIGOLETTI.

Veux-tu bien te sauver?... Mademoiselle, allez vous-en donc; sans cela il ne partira pas.

LAURA.

Adieu!

(Elle s'enfuit à droite.)

ALPHONSE.

Au revoir!

(Il s'enfuit à gauche.)

SCÈNE XIII.

RIGOLETTI, LE DUC, ALPHONSE, LAURA, SPOLIANI, Courtisans.

CHOEUR.

Air :

C'est le signal du plaisir,
Sa voix nous appelle;
A sa loi toujours fidèle,
Il faut obéir.

LE DUC.

Ah! te voilà, Rigoletti?... Je viens décidément de refuser la main de la princesse!

RIGOLETTI.

Qu'a dit l'ambassadeur?

LE DUC.

Une réponse diplomatique... il a son projet... par bonheur, je viens de voir ton ami Spoliani... il circule au milieu de mes grands seigneurs avec une audace... un aplomb... un peu d'or... de dentelle... où donc est la distance?...

RIGOLETTI.

Mais je ne le vois pas...

LE DUC.

En effet, il tarde à venir...

SPOLIANI, sortant d'un groupe.

Me voilà, mon prince... je viens d'expédier le dernier! beau jeune homme, ma foi... je suis prêt à tout vous remettre.

LE DUC.

Laisse-les s'éloigner... il faudrait être seuls...

RIGOLETTI.

Par bonheur, voilà l'orchestre (on entend les premières mesures d'une contre-danse.) qui vient à notre secours.

CHOEUR.

Air : Valse de Doche

Allons, allons, à danser qu'on s'apprête;
Quand le bonheur vient de nous réunir,
Pour prolonger ici gaîment la fête,
Jusqu'à la nuit livrons-nous au plaisir.

(On s'éloigne.)

RIGOLETTI, à Spoliani.

Voici l'instant de te montrer habile,
As-tu pris soin de ne rien oublier?

SPOLIANI.

Mon vieil ami, sur moi sois bien tranquille.
Depuis long-temps je connais mon métier.

SCÈNE XIV.

LE DUC, SPOLIANI, RIGOLETTI.

SPOLIANI.

Mon prince, voici d'abord des bijoux... je pense que votre altesse...

LE DUC.

Déposez tout ici... tenez...

(Il lui jette une bourse.)

RIGOLETTI.

Ça t'évitera la peine d'aller les vendre.

SPOLIANI.

Voici maintenant tous les papiers... pour celui-ci, permettez-moi de le garder.

LE DUC.

Le sauf-conduit que j'avais préparé pour lui...

SPOLIANI.

Et qui m'est tombé sous la main.

RIGOLETTI.

Quel enragé voleur!... mon prince, c'était convenu!

LE DUC.

C'est bien...

SPOLIANI.

Votre altesse a oublié d'y mettre son cachet, ce qui le rendrait inutile; je vous demanderai la permission...

LE DUC.

Ah! ma foi ; c'est trop fort... Va-t'en, coquin!... car tu me prendrais ma couronne...

SPOLIANI.

Ah! mon prince, elle vous va trop bien!

LE DUC, à Rigoletti.

Fais-le sortir sans qu'il soit vu.

SPOLIANI.

Fais-moi repasser par le bal... je crois que j'ai oublié quelque chose...

(Il sort avec Rigoletti.)

SCÈNE XV.

LE DUC. (Il s'assied.)

Voyons: « Le comte n'est pas de retour... « ce soir!... » Une infidélité! Cela doit être signé... comtesse de Worms, justement! « Envoyez-« moi la somme que je vous demande, et, grace « à moi, le duc vous accordera la place... » Le duc la refusera... Ah! à merveille!... voici ce que je cherchais... très bien! pas de signature, mais de la main du comte de Spire. « Je mas-« socie à vous contre le duc dans son intérêt

« et dans celui de son peuple... il faut qu'il « épouse la sœur de votre maître... s'il refuse!... « comptez sur moi... ce soir à minuit... c'est le « seul moyen de le rendre raisonnable... » Jusqu'à minuit, nous avons le temps de respirer... rentrons dans le bal... mais ces papiers, qu'en vais-je faire? les rendre?... non! les parcourir?... il y a peut-être des choses bien curieuses dans tout cela... parbleu! voilà un portefeuille bien élégant!... (ici Rigoletti paraît au fond.) que vois-je!... un portrait de femme... grand Dieu!... celui de Laura... oui, c'est elle!... ce portrait... que j'ai fait peindre moi-même et qu'elle a si obstinément refusé de me laisser.

SCÈNE XVI.

LE DUC, RIGOLETTI.

RIGOLETTI, à part.

En voici bien d'une autre!...

LE DUC.

A qui appartient ce souvenir?... le nom du propriétaire est brodé dessus... Alphonse!...

RIGOLETTI, à part.

Alphonse!... les imprudents!...

LE DUC.

Quoi! ce serait là mon rival!... lui!... Alphonse... et un rival préféré encore... oui, je devine tout maintenant... la véritable cause de son refus... son obstination... elle en aime un autre... et cet autre est Alphonse!...

RIGOLETTI, à part.

Ah! comment nous tirer de là maintenant!...

(Il sort précipitamment.)

LE DUC, seul.

Si je n'ai pu me faire aimer... du moins, cette fois, je saurai me venger. (Appelant.) Quelqu'un!... (Un huissier paraît.) Que le capitaine Alphonse se rende ici sur-le-champ. (L'huissier sort.) Oui, sur lui toute ma sévérité, sur lui toute ma colère... je veux aujourd'hui, ce soir même... et pendant la fête, au milieu de ma cour, lui et Laura... que vais-je faire?... un éclat?... Il me rendra ridicule... avouer qu'on me préfère Alphonse?... c'est faire triompher mes ennemis... non, il faut l'éloigner... il faut le punir... le chasser... je le veux, et je ne suis pas souverain pour rien... Le voici...

SCÈNE XVII.

LE DUC, ALPHONSE.

ALPHONSE.

Je me rends aux ordres de votre altesse.

LE DUC.

C'est bien, monsieur, c'est bien... je vous ai mandé pour vous témoigner tout mon mécontentement.

ALPHONSE.

En quoi ai-je eu le malheur de déplaire à son altesse?

LE DUC.

En quoi?... en quoi?... en tout, monsieur... en tout.

ALPHONSE.

Votre altesse m'étonne et m'afflige, quand ce matin encore elle daignait m'élever au grade de colonel.

LE DUC.

Ce matin... ce matin... je ne savais pas... enfin votre service est mal fait... les nobles murmurent de voir un homme sans naissance et sans fortune comblé de faveurs et de dignités. Ils refusent de vous avoir plus long-temps pour camarade... ainsi je vous ordonne de partir à l'instant, et de vous rendre aux frontières.

ALPHONSE.

Aux frontières?...

LE DUC.

Vous y occuperez le même grade que dans mes gardes... mais dans une heure il faut avoir quitté ma cour.

ALPHONSE.

Dans une heure!... votre altesse exige?...

LE DUC.

Oui, je l'exige... (A part.) Et s'il pouvait se fâcher... s'emporter... me manquer...

ALPHONSE.

Mais me punir ainsi, me disgracier... m'exiler... parceque des nobles sont venus vous dire que je ne l'étais pas... Monseigneur, vous ne pouvez le faire; vous ne le ferez pas... Ce n'est pas là de la justice, et vous êtes juste!

LE DUC.

La justice, c'est ma volonté, et je vous ordonne de quitter la cour avant une heure; je vous l'ordonne, entendez-vous? je le veux... ainsi... partez.

ALPHONSE.

Mais votre altesse...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, RIGOLETTI.

RIGOLETTI.

Ah! monseigneur... monseigneur! justice!... justice!...

LE DUC, à part.

Encore Rigoletti!...

RIGOLETTI, à Alphonse.

Ah! vous voilà, colonel?... Si vous saviez le malheur qui m'arrive...

LE DUC.

Eh! que nous importe en ce moment?...

RIGOLETTI.

Beaucoup, monseigneur, beaucoup!... Vous

savez bien ce portefeuille que vous m'avez donné, colonel ?

ALPHONSE.

Quel portefeuille ?

RIGOLETTI.

Parbleu ! le vôtre, puisqu'il y a votre nom brodé dessus... (Bas à Alphonse.) Dites donc comme moi.

LE DUC.

Eh bien ! ce portefeuille... que signifie... ?

RIGOLETTI.

Il me l'a donné ce matin, ce bon jeune homme, comme un souvenir d'amitié.

LE DUC.

Après... après ?

RIGOLETTI.

Après ?... qu'on dise encore que les amis ne sont pas des Turcs !... cet infâme Spoliani me l'a volé !

LE DUC.

Volé !...

ALPHONSE, à part.

J'ai peine à comprendre...

LE DUC.

Eh bien ! que voulez-vous que je fasse à cela ?

RIGOLETTI.

Que vous tâchiez de me le faire retrouver, monseigneur... car ce n'est pas tant ce portefeuille, auquel je tiens beaucoup cependant, que ce qu'il renfermait qui m'inquiète.

LE DUC.

Que renfermait-il ?

RIGOLETTI.

Un portrait !

LE DUC et ALPHONSE.

Un portrait ?

ALPHONSE, à part, se fouillant.

En effet, je ne l'ai plus... grand Dieu !

RIGOLETTI, bas.

Silence !...

LE DUC.

Ce portrait, de qui est-il ?

RIGOLETTI.

De quelqu'un que je n'ose nommer, et que vous connaissez bien, monseigneur.

LE DUC, bas.

Oui, oui, tais-toi !

ALPHONSE, à part.

Que veut dire ceci ?

LE DUC.

Et comment se trouvait-il entre vos mains ?

RIGOLETTI, bas.

Elle me l'avait remis pendant la fête pour vous le donner, et je l'avais précisément serré dans mon portefeuille.

LE DUC, bas.

Pour moi !... il était pour moi !

RIGOLETTI, bas.

Sans doute ; elle vous le renvoie, et elle a ajouté, en baissant les yeux... que vous sauriez ce que cela veut dire.

LE DUC, de même.

Ah ! mon ami, je suis le plus heureux des hommes ; et moi qui soupçonnais... (Haut.) Alphonse, vous continuerez votre service auprès de ma personne, Rigoletti vient d'obtenir votre grace.

ALPHONSE.

Ah ! monseigneur, que de reconnaissance !...

RIGOLETTI, à part.

Encore une d'échappée... me voilà tranquille au moins pour un quart d'heure... on pourrait sauver le monde entier.

LE DUC.

Maintenant elle est à moi... je suis sûr d'elle... je vais me venger complètement. (A un huissier.) Qu'on dise à la comtesse Laura que je l'attends ici... et qu'on fasse réunir toute ma cour.

RIGOLETTI.

Que dites-vous, monseigneur... qu'allez-vous faire ?

LE DUC.

Tu vas être témoin de leur confusion et de mon triomphe.

RIGOLETTI, à part.

Pour le coup, je sens que je glisse... mais cette fois j'ai bien peur de tomber tout-à-fait.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LAURA, L'AMBASSADEUR et SA SUITE.

CHOEUR.

AIR :

A votre appel, à votre voix
Nous accourons tous à-la-fois.
A votre ordre, heureux de nous rendre,
Nous sommes prêts à vous entendre ;
C'est nous faire beaucoup d'honneur,
Nous vous écoutons, monseigneur.

RIGOLETTI.

Messieurs, sachez tous combien est noble et grande la conduite de votre souverain.

LE DUC.

Rigoletti, je vous défends de parler.

RIGOLETTI.

Monseigneur, je n'obéirai pas à votre modestie... je n'écoute que mon admiration. (A part.) Tâchons de l'enferrer sans m'enferrer moi-même. (Haut.) Monseigneur a voulu profiter de cette fête, de la présence de M. l'ambassadeur, et de toute sa cour, pour vous faire connaître ses intentions.

LE DUC.

Venez, belle Laura... Messieurs, veuillez m'entendre... Ceux de qui je devais attendre dévouement et fidélité se sont ligués contre moi... on a méconnu mes intentions... je suis

devenu l'objet d'intrigues perfides... je sais tout, j'ai tout appris... jusqu'au projet coupable, qui, cette nuit, devait s'exécuter.

RIGOLETTI, à part.

Où veut-il en venir?

LE DUC.

Je connais les auteurs de cette audacieuse entreprise... je pourrais dire leurs noms... mais je suis trop heureux pour ne pas les avoir oubliés... C'est à tort qu'on m'accusait d'abuser de mon titre de tuteur, pour influencer le choix de ma pupille... je renonce devant tous à la tutèle de la comtesse Laura de Wurtzbourg... en la mariant selon ses vœux et son cœur.

TOUS.

Bravo!...

LAURA.

Il se pourrait!...

LE DUC.

Oui, charmante Laura... je sais quel est celui que vous aimez... nommez-le hautement... et déclarez sur-tout que c'est de votre plein et entier consentement que vous lui donnez votre main. (A part.) Je triomphe!...

RIGOLETTI, à part.

Le voilà qui s'enferre lui-même!

LAURA.

Mon prince, que de reconnaissance! puisqu'on m'y autorise, je vais m'expliquer... Héritière d'un comté qui a besoin d'un bras puissant pour le défendre, j'ai dû choisir un homme dont le courage et les talents militaires soient reconnus de tous... Je déclare choisir pour mon époux le colonel Alphonse.

TOUS.

Alphonse!

RIGOLETTI, à part, montrant le duc.

Il a voulu le savoir... je n'aurais jamais osé le lui dire... O hasard! tu es plus fort que mon génie!...

LE DUC, à Rigoletti.

Bourreau! ils s'aimaient donc?...

RIGOLETTI.

Je le crains. (A part.) Il ne peut plus reculer.

LE DUC, à part.

Pris dans mes propres filets!... mais, Dieu merci, ils ne me tiennent pas encore... à mon tour maintenant. (Haut.) Ma parole est sacrée!... j'approuve ce mariage, mais à une condition. Ma cour entière me blâmerait de donner ainsi la main de ma pupille à un officier de fortune dont la naissance est restée inconnue... que le colonel Alphonse fasse connaître sa famille... si elle est noble, riche, honorable, nous signerons à l'instant le contrat.

ALPHONSE.

Grand Dieu!

LE DUC.

Cette condition est juste, et personne ne saurait la blâmer.

RIGOLETTI, à part.

Pauvre enfant!

ALPHONSE, à part.

Tout est perdu!

LAURA, à part.

Que faire!...

LE DUC, à Rigoletti.

Tire-toi de là maintenant...

RIGOLETTI.

Eh bien! monseigneur, il est noble; je suis prêt à vous le prouver.

LE DUC, à part.

Il se pourrait!... Parlez!

RIGOLETTI, bas.

Mais à vous... à vous seul... vous me remercierez de ne le dire qu'à vous.

LE DUC.

Messieurs...

(Il leur fait signe de s'éloigner... toute la société se retire dans la galerie du fond, et disparaît peu-à-peu.)

SCÈNE XX.

LE DUC, RIGOLETTI.

LE DUC.

Maintenant, monsieur Rigoletti...

RIGOLETTI.

O monseigneur, trève de reproches, je vous en supplie, je sais par cœur ceux que vous êtes en droit de me faire, je connais tous vos moyens de vengeance; mais occupons-nous d'abord de Laura et d'Alphonse; plus tard, si vous croyez me devoir quelque chose, vous serez libre de vous acquitter envers moi.

LE DUC.

Cesse à l'instant des railleries que je ne suis plus d'humeur à supporter, et pour lesquelles je te fais chasser si tu continues.

RIGOLETTI.

Monseigneur, vous vous trompez étrangement, si vous cherchez encore un bouffon sous cet habit: devant vous, il y a un homme que vos regards ne font plus pâlir et que vos menaces ne sauraient intimider.

LE DUC.

Insolent à présent?

RIGOLETTI.

Continuez, monseigneur, le bouffon ne répondra pas; quand vous interrogerez l'homme, il saura que dire: vous avez fait une promesse solennelle devant cette cour et cet ambassadeur, êtes-vous prêt à la tenir?

LE DUC, à part.

Quelle assurance!... (Haut.) Eh bien! soit: cet enfant trouvé... quel père allez-vous lui donner? Tâchez qu'il soit de bonne noblesse et que je puisse l'appeler mon cousin, sans cela...

RIGOLETTI.

Monseigneur...

LE DUC.

Ah! vous tremblez déja... C'est moi qui vous tiens à mon tour... Le nom du père de votre protégé?... Parlez, ou je rappelle ma cour.

RIGOLETTI.

C'est inutile, monseigneur; je suis le père d'Alphonse.

LE DUC.

Toi! toi!... (Riant.) Ah! ah! ah! mon cher Rigoletti, que je te remercie... dans les moyens de vengeance que tu me donnais, avais-tu calculé celui-là?... le fils de Rigoletti qui veut épouser la comtesse Laura! je vais prononcer ton nom, et nous verrrons si aucun de mes gentilshommes... si Laura elle-même...

RIGOLETTI.

Ah! monseigneur, ne le faites pas...

LE DUC.

A l'instant... à l'instant, te dis-je...

RIGOLETTI.

Prenez garde, monseigneur; si vous prononcez le nom du père avec mépris, je prononcerai celui de la mère... moi!...

LE DUC.

Que m'importe?

RIGOLETTI.

Plus que vous ne pensez, monseigneur... le père est aujourd'hui un de ces êtres dont l'esprit et la gaîté sont à gages, qui s'est rayé de l'humanité, qui s'est vendu corps et ame, qui est devenu moins qu'un esclave, qui est devenu un bouffon! Mais il y a vingt-cinq ans, les chagrins ne l'avaient pas vieilli; le mépris du monde et de lui-même n'avait pas flétri sa vie!... qui l'aurait vu alors, aurait lu dans ses traits un avenir de bonheur et de gloire peut-être... il était plein de jeunesse et d'espérance; sans être noble, il avait la noblesse dans l'ame; son esprit dont les saillies n'étaient pas soudoyées pouvait plaire et charmer encore; il ne courbait point la tête; il la levait forte et puissante, car il avait le courage au cœur, l'amour dans toutes ses pensées... oui, plus d'une fois, il osa tomber aux pieds d'une grande dame qui daignait encourager une passion que le malheureux ne put jamais éteindre...

(Mouvement de silence.)

LE DUC.

Eh bien! monsieur?...

RIGOLETTI.

Il était alors secrétaire de la princesse Marie votre sœur...

LE DUC.

Grand Dieu!

RIGOLETTI.

Il l'accompagna dans ce voyage en France qu'elle prétexta pour sa santé...

LE DUC.

Que dites-vous? ma sœur?...

RIGOLETTI.

Elle m'aimait, monseigneur!...

LE DUC.

Plus bas... parlez plus bas!

RIGOLETTI.

Elle mourut dans mes bras en donnant le jour à cet Alphonse qui est aussi mon fils!

LE DUC.

Ma sœur!... ma sœur!

RIGOLETTI.

Oh! je l'aurais voulu, monseigneur, qu'elle restât toujours pure, même à vos yeux; je l'aurais voulu, que cette faute ne vînt pas tacher sa mémoire... eh! que n'ai-je fait pour cela!... Lorsque je me suis présenté à vous, et que, selon l'ordre de votre sœur, je vous ai remis cet enfant comme un dépôt qu'elle vous confiait, vous avez à peine daigné jeter un regard sur moi; je vous ai demandé un emploi dans lequel je pourrais être utile à mon pays et à vous-même; vous me l'avez refusé, vous m'avez jeté de l'or comme à un domestique, comme à un mendiant... dès ce jour, les portes du palais m'ont été fermées, et mon Alphonse était dans le palais; il fallait y entrer, car il fallait veiller sur lui. Je compris alors les obstacles à vaincre pour arriver auprès de vous et m'y maintenir long-temps. De titre, je n'en avais point!... de noblesse, je suis né dans le peuple!... de services... j'en aurais rendu de grands peut-être, mais vous m'en aviez refusé les moyens... et puis, des services... on les oublie... on s'en débarrasse par une disgrace... un bouffon!... on le garde, il égaie, il flatte, il brave, il supporte la bonne humeur, la colère... quelquefois les coups... et il meurt entre le chien et le singe favoris de son maître. Je me fis bouffon!... Oui, j'en eus le courage... mais mon Alphonse était près de moi... il grandissait sous mes yeux... Je le guidais dans la vie... je vous parlais sans cesse de lui... un mot, un sarcasme lui valaient une faveur... alors je ne me plaignais pas, et je serais mort le fou du prince, si le sort d'Alphonse n'eût pas été menacé... mais vous voulez le malheur de sa vie... le bouffon disparaît, monseigneur, et le père se dresse devant vous... il ne fléchira pas.

LE DUC.

Des menaces? des menaces?

(Il rappelle tout le monde.)

RIGOLETTI.

Monseigneur, le nom de la princesse Marie se placerait à côté du mien; car elle m'a ordonné de proclamer sa faute plutôt que de souffrir le malheur de notre enfant, et je suis prêt à lui obéir.

LE DUC.

Et quelqu'un sait-il?...

RIGOLETTI.

Non, monseigneur... j'ai eu la force de voir Alphonse grandissant près de moi, deman-

dant son père, et je ne lui ai jamais répondu... Je l'ai vu verser des larmes, et je ne lui ai pas dit le nom de sa mère... Tenez, cette lettre que vous n'auriez jamais connue sans ce qui est arrivé aujourd'hui... cette lettre qu'elle vous écrivit une heure avant sa mort... lisez-la, monseigneur, et vous verrez si cette mère aimait son enfant...

(Le duc lit pendant le couplet. Pendant le couplet de Rigoletti la société reparait dans la galerie.)

AIR :

Ma vie entière est une longue épreuve,
Elle finit comme elle a commencé;
Voilà l'écrit qui renferme la preuve
De mon bonheur, hélas! trop tôt passé.
Déchirez-le, mon titre est effacé.
D'Alphonse ainsi sacrifiez le père:
Il est du peuple, et vous d'un si haut rang!
Oui, mais la mère était de votre sang.
Adoptez le fils... pour sa mère.

LE DUC remonte la scène et fait avancer la comtesse Laura. Toute la société rentre en scène.

Approchez, comtesse de Wurtzbourg, voici votre époux.

TOUS.

Son époux !

LE DUC.

Messieurs, devant vous tous, j'adopte pour mon fils le colonel Alphonse.

TOUS.

Son fils!...

ALPHONSE.

Qu'entends-je!...

LE DUC.

Colonel... demain vous partez avec votre femme... vous accompagnerez M. l'ambassadeur... vous allez épouser en mon nom la princesse Amélie de Hesse-Cassel.

TOUS.

Vive monseigneur!...

RIGOLETTI.

C'est ça... mariez-vous, monseigneur... Quant à moi, je quitte mon emploi... franchement je ne sais pas mon métier, car je dois vous faire rire, et tout-à-l'heure je vous ai fait pleurer... en revanche, si vous le permettez, j'aurai soin de votre premier-né... vous voyez qu'on peut me les confier? je les place agréablement.

AIR:

Honneur à monseigneur!
Cette double alliance
Nous assure d'avance
Un durable bonheur.

FIN DE RIGOLETTI.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

FRANCE
HISTORIQUE ET MONUMENTALE.
HISTOIRE GÉNÉRALE DE FRANCE
DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

ILLUSTRÉE ET EXPLIQUÉE

PAR LES MONUMENTS DE TOUTES LES ÉPOQUES, ÉDIFIÉS, SCULPTÉS, PEINTS, DESSINÉS, COLORIÉS, ETC.

PAR A. HUGO,

AUTEUR DE LA FRANCE PITTORESQUE.

4 vol. in-4°, ornés de 640 Cartes, Planches et Vignettes.

L'auteur de la *France Historique et Monumentale* se propose d'offrir à ses lecteurs une histoire générale de France, écrite avec concision, mais néanmoins avec assez de développement, pour que l'étendue du récit corresponde à l'importance des faits. Il tâchera de mettre en relief chaque personnage remarquable, de conserver à chaque époque sa couleur et son caractère; les événements seront rapportés d'après les témoignages contemporains, appréciés selon l'esprit de leur temps, et jugés seulement d'après les règles éternelles de justice et d'humanité qui doivent dominer les opinions de tous les siècles. Des gravures, reproduisant avec fidélité les monuments, les costumes, les actions des différentes époques, donneront plus de clarté aux explications, aux descriptions et aux récits. La géographie occupera dans ce livre la place qui lui est due; car toutes les grandes révolutions, les créations et les destructions d'États se résument par les divisions politiques du territoire. Des cartes et des plans soigneusement dressés feront successivement connaître celles qui, en France, ont précédé la division actuelle. Enfin, cette histoire générale de France, coordonnée avec maturité et réflexion, consciencieusement écrite, exempte de toute influence extérieure, de tout esprit de système, de toute préoccupation de parti, aura pour base la bonne foi, et pour but la vérité.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *France Historique et Monumentale* formera 4 volumes in-4° d'ensemble 160 feuilles (équivalant à 25 vol. in-8° ordinaires), et ornés au moins de 640 cartes, plans et vignettes représentant des scènes d'histoire et de mœurs, des portraits de personnages célèbres, des monuments, des costumes civils, ecclésiastiques et militaires, des meubles, des armes, des armures, des ustensiles, etc.

Elle sera publiée par feuille. — Chaque feuille contiendra 16 colonnes de texte et 4 ou 5 vignettes ou plans gravés sur acier.

Chaque feuille coûtera 30 centimes prise au bureau, — et 40 centimes par la poste.

Les souscripteurs qui, à Paris, paieront un volume d'avance recevront leurs livraisons à domicile et sans augmentation de prix.

Il sera tiré sur papier vélin quelques exemplaires dont *le prix sera double.*

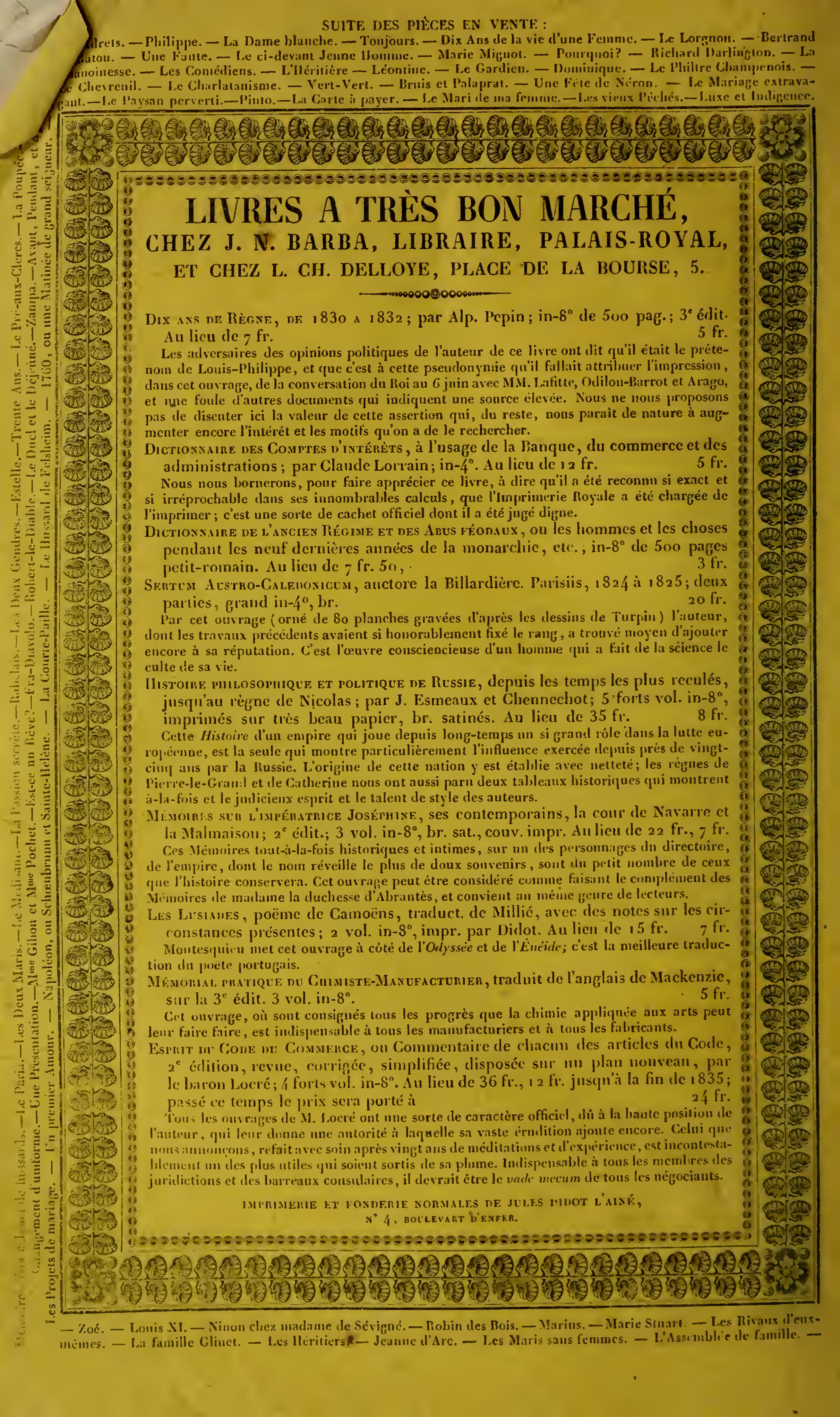
La 1re feuille de la *France Historique et Monumentale* sera mise en vente dans le courant de septembre 1835 aussitôt après la publication de la dernière feuille de la *France Pittoresque*. — Il en paraîtra au moins une feuille par semaine.

Nota. On ne reçoit que des lettres affranchies.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR DE LA FRANCE PITTORESQUE,
PLACE DE LA BOURSE, N°s 5 ET 13.

Imprimerie de Jules Didot l'aîné, boulevart d'Enfer, n° 4



SUITE DES PIÈCES EN VENTE :

...drets. — Philippe. — La Dame blanche. — Toujours. — Dix Ans de la vie d'une Femme. — Le Lorgnon. — Bertrand ...atou. — Une Faute. — Le ci-devant Jeune Homme. — Marie Mignot. — Pourquoi? — Richard Darlington. — La ...anoinesse. — Les Comédiens. — L'Héritière — Léontine. — Le Gardien. — Dominique. — Le Philtre Champenois. — ...e Chevreuil. — Le Charlatanisme. — Vert-Vert. — Bruis et Palaprat. — Une Fête de Néron. — Le Mariage extravagant. — Le Paysan perverti. — Pinto. — La Carte à payer. — Le Mari de ma femme. — Les vieux Péchés. — Luxe et Indigence.

[illegible] de hussards. — Le Paria. — Les Deux Maris. — Le Médisant. — La Passion secrète. — Rabelais. — Les Deux Gendres. — Estelle. — Trente Ans. — Le Pré-aux-Clercs. — La Poupée. — Changement d'uniforme. — Une Présentation. — Mme Gibou et Mme Pochet. — Est-ce un Rêve? — Fra-Diavolo. — Robert-le-Diable. — Le Duel et le Déjeuné. — Zampa. — Avant, Pendant, et ... — Les Projets de mariage. — Un premier Amour. — Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène. — La Courte-Paille. — Le Hussard de Felsheim. — 1760, ou une Matinée de grand seigneur. —

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

Dix ans de Règne, de 1830 à 1832; par Alp. Pepin; in-8° de 500 pag.; 3e édit. Au lieu de 7 fr. — 5 fr.

Les adversaires des opinions politiques de l'auteur de ce livre ont dit qu'il était le prête-nom de Louis-Philippe, et que c'est à cette pseudonymie qu'il fallait attribuer l'impression, dans cet ouvrage, de la conversation du Roi au 6 juin avec MM. Lafitte, Odilon-Barrot et Arago, et une foule d'autres documents qui indiquent une source élevée. Nous ne nous proposons pas de discuter ici la valeur de cette assertion qui, du reste, nous paraît de nature à augmenter encore l'intérêt et les motifs qu'on a de le rechercher.

Dictionnaire des Comptes d'intérêts, à l'usage de la Banque, du commerce et des administrations; par Claude Lorrain; in-4°. Au lieu de 12 fr. — 5 fr.

Nous nous bornerons, pour faire apprécier ce livre, à dire qu'il a été reconnu si exact et si irréprochable dans ses innombrables calculs, que l'Imprimerie Royale a été chargée de l'imprimer; c'est une sorte de cachet officiel dont il a été jugé digne.

Dictionnaire de l'ancien Régime et des Abus féodaux, ou les hommes et les choses pendant les neuf dernières années de la monarchie, etc.; in-8° de 500 pages petit-romain. Au lieu de 7 fr. 50, — 3 fr.

Sertum Austro-Caledonicum, auctore la Billardière. Parisiis, 1824 à 1825; deux parties, grand in-4°, br. — 20 fr.

Par cet ouvrage (orné de 80 planches gravées d'après les dessins de Turpin) l'auteur, dont les travaux précédents avaient si honorablement fixé le rang, a trouvé moyen d'ajouter encore à sa réputation. C'est l'œuvre consciencieuse d'un homme qui a fait de la science le culte de sa vie.

Histoire philosophique et politique de Russie, depuis les temps les plus reculés, jusqu'au règne de Nicolas; par J. Esmeaux et Chennechot; 5 forts vol. in-8°, imprimés sur très beau papier, br. satinés. Au lieu de 35 fr. — 8 fr.

Cette *Histoire* d'un empire qui joue depuis long-temps un si grand rôle dans la lutte européenne, est la seule qui montre particulièrement l'influence exercée depuis près de vingt-cinq ans par la Russie. L'origine de cette nation y est établie avec netteté; les règnes de Pierre-le-Grand et de Catherine nous ont aussi paru deux tableaux historiques qui montrent à-la-fois et le judicieux esprit et le talent de style des auteurs.

Mémoires sur l'impératrice Joséphine, ses contemporains, la cour de Navarre et la Malmaison; 2e édit.; 3 vol. in-8°, br. sat., couv. impr. Au lieu de 22 fr., 7 fr.

Ces Mémoires tout-à-la-fois historiques et intimes, sur un des personnages du directoire, de l'empire, dont le nom réveille le plus de doux souvenirs, sont du petit nombre de ceux que l'histoire conservera. Cet ouvrage peut être considéré comme faisant le complément des Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès, et convient au même genre de lecteurs.

Les Lusiades, poëme de Camoëns, traduct. de Millié, avec des notes sur les circonstances présentes; 2 vol. in-8°, impr. par Didot. Au lieu de 15 fr. — 7 fr.

Montesquieu met cet ouvrage à côté de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*; c'est la meilleure traduction du poëte portugais.

Mémorial pratique du Chimiste-Manufacturier, traduit de l'anglais de Mackenzie, sur la 3e édit. 3 vol. in-8°. — 5 fr.

Cet ouvrage, où sont consignés tous les progrès que la chimie appliquée aux arts peut leur faire faire, est indispensable à tous les manufacturiers et à tous les fabricants.

Esprit du Code de Commerce, ou Commentaire de chacun des articles du Code, 2e édition, revue, corrigée, simplifiée, disposée sur un plan nouveau, par le baron Locré; 4 forts vol. in-8°. Au lieu de 36 fr., 12 fr. jusqu'à la fin de 1835; passé ce temps le prix sera porté à — 24 fr.

Tous les ouvrages de M. Locré ont une sorte de caractère officiel, dû à la haute position de l'auteur, qui leur donne une autorité à laquelle sa vaste érudition ajoute encore. Celui que nous annonçons, refait avec soin après vingt ans de méditations et d'expérience, est incontestablement un des plus utiles qui soient sortis de sa plume. Indispensable à tous les membres des juridictions et des barreaux consulaires, il devrait être le *vade mecum* de tous les négociants.

IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES DE JULES DIDOT L'AÎNÉ,
N° 4, BOULEVART D'ENFER.

— Zoé. — Louis XI. — Ninon chez madame de Sévigné. — Robin des Bois. — Marius. — Marie Stuart. — Les Rivaux d'eux-mêmes. — La famille Glinet. — Les Héritiers. — Jeanne d'Arc. — Les Maris sans femmes. — L'Assemblée de famille. —